

Veillez encore une fois, bien cher frère, m'excuser auprès du Comité, et agréer l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Jésus notre Sauveur.

L. CUVIER, pasteur.

MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE.

LETTRE DE M. P. GERMOND.

Thabana-Moréna, 3 avril 1874.

Messieurs et honorés frères,

Voici bientôt quatre mois que nous avons quitté la patrie et vous n'avez pas encore reçu de nos nouvelles. Vous devez me croire coupable d'une grande négligence ; mais la raison de mon silence a été une longue indisposition, dont je souffre encore. Pendant la traversée, j'ai été pris d'un rhumatisme opiniâtre qui m'a rendu tout travail suivi à peu près impossible. Dieu m'a cependant donné quelques semaines de répit pour le voyage en wagon, qui sans cela aurait été bien pénible. Il en coûte, je vous l'assure, de rester étendu sur son lit alors que l'ouvrage presse de tous côtés. Aujourd'hui, je me sens mieux et j'en profite pour vous adresser quelques lignes. J'avais pris des notes en route ; je veux vous les envoyer telles quelles, ne pouvant songer à faire mieux dans les circonstances présentes. Il faudrait d'ailleurs beaucoup d'audace pour oser offrir aux lecteurs du *Journal des Missions* une cinquantième relation de voyage d'Europe au Lessouto. Il en viendra sans doute d'autres après moi qui ne craindront pas d'être complets.

Londres, 21 décembre. — C'est dimanche. Le ciel est gris ; il fait humide et froid ; qu'il ferait bon passer ce jour paisiblement auprès des siens, mais le navire quitte les docks

à midi, il s'agit de fermer ses malles et de partir en toute hâte. Les cloches commencent à sonner; les petits enfants traversent les rues, leurs livres sous le bras; ils se rendent sans doute à l'école du dimanche, Les portes des temples, tout ouvertes, laissent échapper le son de l'orgue et la voix des cantiques; passons : pour aujourd'hui le chemin du devoir ne nous conduit pas à la maison de Dieu. — Le navire est encombré; matelots, passagers, visiteurs s'y coudoient; notre petite bande missionnaire, blottie auprès du gouvernail comme des hirondelles surprises par l'hiver, regarde cette bruyante foule d'un œil distrait. Les pensées sont évidemment ailleurs. Où? En Suisse, à Paris, à Montbéliard, près de ces bien-aimés dont on ne parle pas et auxquels on pense sans cesse. — Ils sont au temple sans doute, car c'est l'heure du culte. — Refoulons la tristesse qui nous gagne; si nous ne pouvons plus prier avec eux, ils n'oublieront pas de prier pour nous.

Lundi, 22 décembre. — Le brouillard était si intense hier au soir qu'il nous a fallu jeter l'ancre dans la Tamise. Nous allons entrer dans la Manche. De temps à autre un rayon de soleil, appuyé d'un coup de vent, nous laisse entrevoir la côte; c'est Margate, Ramsgate avec leurs jolies villas qui dominant la plage. Que c'est gracieux! Qu'il doit faire bon vivre là-bas! Heureux habitants, voulez-vous changer de place avec nous? — Puis, le brouillard retombe et nous ne voyons plus qu'une mer grise que fouette la pluie. Nos pensées sont en harmonie avec le tableau. De temps à autre, une joyeuse éclaircie sur le passé, sur ces beaux jours qui resteront gravés dans le souvenir; puis elles reviennent au présent, et, timidement, essaient de sonder l'avenir; mais, comme la mer, il se dérobe dans le brouillard. Le pilote, debout sur le banc de quart, a les yeux sur la boussole, et quand je regarde cette aiguille tremblotante qui tient si peu de place sur cet immense navire, et de laquelle cependant dépend notre sûreté, un passage de Vinet, je crois,

me revient à l'esprit : « Heureuses les âmes qui ayant reçu par le Saint-Esprit l'attouchement de l'aimant céleste, se maintiennent comme l'aiguille de la boussole dans son mouvement tremblant, mais invariable, constamment tournées vers le pôle par un retour toujours humble mais aussi toujours confiant et fidèle. »

25 décembre. — C'est aujourd'hui Noël ! L'Angleterre est loin derrière nous ; le navire est entré dans la mer de Biscaïe, redoutée pour ses tempêtes ; mais rien ne nous présage un gros temps pour aujourd'hui.

Notre capitaine a fait de son mieux pour fêter cette journée. Dès la veille, les garçons de service ont été occupés à suspendre aux corniches du salon des guirlandes de houx et des touffes de gui. Ils auraient mieux fait de s'en épargner la peine, car ces apprêts n'ont fait qu'augmenter la mélancolie des passagers en leur rappelant des jours plus heureux. Je m'amuse à les voir, fidèles aux anciens usages, rassembler tout leur courage pour s'adresser les uns aux autres la salutation obligée : « Je vous souhaite, Monsieur, un joyeux Noël. » Salutation qu'ils appuient d'un bâillement désespéré. Mes compagnes de voyage sont malades, pas moyen d'avoir un culte ensemble. Je me promène sur le pont, rêvant à tous les anciens jours de Noël dont j'ai gardé le souvenir ; les uns me rappellent le coin du feu paternel, les autres de belles fêtes à Thabana-Morèna ; puis c'est ma station envahie par les Boers, puis une sombre caverne de la Cafrerie, et, l'an dernier, n'avions-nous pas la joie de donner, pour la première fois, un arbre de Noël à nos petits enfants. Qu'il était beau, et qu'ils étaient donc contents, ces chéris !

Que d'incidents ce jour me rappelle et aussi que de témoignages de la bonté de l'Éternel ! Plutôt que de rester sur le pont à rêver au passé, descendons dans la cabine pour demander à ce Dieu d'amour de nous maintenir en sa

bonne garde et de veiller sur les enfants bien-aimés qui sont au loin, comme sur ceux qui sont avec nous.

Madère, 5 janvier. — Notre capitaine devrait avoir de meilleure poudre. Nous venons d'arrêter devant Funchal; il assure avoir salué d'un coup de canon, mais personne ne l'a entendu. Je connais la ville, et n'était que nos dames désirent aller à terre, je préférerais rester à bord. Que ces maisons blanches se détachent bien du milieu de ces champs de cannes à sucre, dominés par ces sombres rochers de basalte! Quel air de printemps sous ces allées, dont les arbres, en janvier, ont encore toutes leurs feuilles! Nous faisons sensation; tout un cortège d'hommes et d'enfants nous accompagne, regarde quand nous regardons et s'arrête quand nous nous arrêtons. Nous voulons les chasser, impossible : nous leur disons en bon français qu'ils nous ennuient et ils nous répondent en mauvais anglais qu'ils sont nos très humbles serviteurs. Pour leur échapper, nous nous réfugions dans la maison du docteur Simplicio da Vasconcelos, dont la fille nous a accompagnés à Paris il y a deux ans. Elle est tout étonnée de nous voir, et nous demande, avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de nos enfants et de M. Casalis. Nous ne sortons pas de sa maison les mains vides; nous regagnons le navire qui est entouré de barques chargées d'oranges, de cages en bambous, de fleurs artificielles en plumes aux couleurs vives et criardes. Des garçons presque nus font le plongeon pour le plus grand amusement de ceux des passagers que cela amuse. Mais qu'on ne s'avise pas de leur jeter du cuivre; les descendants d'Albuquerque et de Vasco de Gama savent se servir de leur langue : ils vous apprendront qu'ils sont de bonne race et qu'ils ne plongent pas pour un sou.

Jeudi, 9 janvier. — Nous ne toucherons pas à Sainte-Hélène; en revanche nous avons entrevu les Canaries. Il se peut qu'elles soient des îles fortunées, mais ce que nous en avons vu est bien aride. Nous n'avons maintenant plus

que la mer devant nous et toujours la mer. Beaucoup de pluie, mais pas d'orage. C'est la première semaine de l'an : nous avons nos réunions de prières. Nous avons quelques amis pieux à bord ; dans le nombre, le major Malan, petit-fils de César Malan, qui se rend en Cafrerie pour y annoncer l'Évangile. Nos demoiselles ne comprennent pas toutes l'anglais, nous aurons nos réunions à part. Nous chantons beaucoup, surtout le soir, sur le pont, et les passagers joignent volontiers leurs voix aux nôtres quand les cantiques leur sont connus. A tout prendre, nous ne pouvons que nous louer des égards qu'on nous témoigne ; nous avons même fait quelques bons amis à bord ; mais la mer est bien monotone. Le navire nous semble bien lent et nous faisons des vœux pour en avoir bientôt fini.

Mardi, 20 janvier. — Enfin, la montagne de la Table est en vue ! Elle est donc terminée, cette longue traversée qui nous causait de si cruelles appréhensions ! Seigneur, tu as été bon envers nous, puissions-nous ne jamais l'oublier ! Mais est-ce bien l'Afrique ? Que ces montagnes sont basses, ces pentes arides, ces rues étroites ! On doit avoir coupé des arbres et apporté des pierres, car tout me semble si différent d'autrefois. Le navire entre lentement dans les docks ; un radeau, manœuvré par des forçats, en obstrue l'entrée ; quelle nonchalance dans leurs mouvements !

Pour un qui travaille, deux qui commandent et les autres qui dorment, les bras et les jambes en croix. Oh ! que je te reconnais bien maintenant, ma vieille Afrique ; ce n'est pas chez toi qu'on dira jamais : « le temps, c'est de l'argent ! » Terre classique du *rien qui presse*, je t'accusais d'avoir changé ; pardonne, c'est moi qui ai changé, je le vois bien. Si seulement parmi tes marchands, il s'en trouvait un qui vendit la patience, je n'hésiterais pas à lui donner tout ce que contient ma bourse.

Nous ne nous arrêterons pas à Port-Elisabeth ; nous y sommes logés dans un hôtel de cinquième ordre, où l'on

nous fait payer très cher une très mauvaise nourriture; il est vrai que les moustiques nous sont fournis par-dessus le marché.

Sitôt que nos effets seront hors de douane, et que nous aurons assisté au mariage de notre frère Kohler avec Mlle Lamberty, nous prendrons l'omnibus pour Grahamstown. Cette patraque doit avoir fait partie de l'arsenal de quelque maître juré tourmenteur du moyen âge; on est tout brisé quand on en sort. La route longe pendant une couple d'heures le chemin de fer en construction. Quelques centaines de Basoutos y travaillent, et, dans le nombre, plusieurs chrétiens de mon troupeau. Leur salaire est assez élevé, mais je parierais qu'ils trouvent le métier bien dur. S'il n'y apprennent qu'à travailler à la sueur de leur front, tant mieux; mais j'ai grand peur qu'ils n'en rapportent des habitudes d'intempérance qu'il nous sera bien difficile de déraciner.

Grahamstown, 2 février. — Nous avons confié nos compagnes de voyage aux soins de M. et Mme Jousse, qui sont venus à la rencontre de leur nièce. Pour ne pas fatiguer mon attelage, j'avais prié M. Maitin de ne m'envoyer mon wagon que jusqu'à Queenstown. Je regrette maintenant de l'avoir fait; il serait si agréable de pouvoir dès ici être son maître, avec ses gens, ses bœufs, son wagon. La voiture de poste est bien chère, tâchons de trouver un roulier qui veuille nous charger comme colis sur son fourgon. Il s'en présente un qui consent à la chose, nous compléterons son chargement, qui consiste en sucre et en farine. A l'arrière, sur des cerceaux, est une tente de six pieds sur cinq, qui laisse passer l'eau quand il pleut et nous abritera comme elle pourra. Pour lits, les sacs, entre lesquels nous nous blottissons de notre mieux, enveloppés dans nos couvertures. Il n'y fait certes pas bon, mais les enfants n'en pleurent pas et c'est là l'essentiel. Si tout va bien, nous en avons pour huit jours; si la pluie et les accidents surviennent..... laissons les si de côté; aujourd'hui le temps est

beau, la lune va se lever, le lendemain prendra soin de ce qui le regarde.

Aliwal, 16 Mars. — Il y a deux ans, en me rendant en Europe avec ma famille, je m'étais hasardé à demander au capitaine du *Melway*, quel jour il pensait arriver à Madère. « Monsieur, » m'avait-il répondu d'un ton railleur, « vous êtes encore bien novice ; sur mer, on ne doit jamais faire de plans ; quand on arrive c'est toujours assez tôt ; car on peut fort bien ne pas arriver du tout. »

Il avait certes raison, ce capitaine, et, sur terre comme sur mer, bien sot est celui qui veut dresser à l'avance son programme de voyage.

Nous espérions ne mettre que quinze jours de Grahamstown au Lessouto, six semaines se sont écoulées et nous ne sommes pas arrivés à Thabana-Morèna. Nous avons eu la pluie sur laquelle nous comptions, plus les fondrières auxquelles nous ne pensions pas. Notre roulier nous a même laissés trois jours sur la grande route pendant qu'il allait voir sa femme et peut-être boire un verre avec ses amis. A Queenstown nous avons eu la joie de lui dire adieu ; trois Bassoutos de Thabana-Morèna nous y attendaient avec un waggon. De là, en dépit de la pluie et de la boue, nous avons marché assez bien, si bien que nous nous promettions d'arriver le samedi à Thabana-Morèna. Ce samedi est déjà bien loin. Arrivés à Aliwal nous avons trouvé le fleuve Orange plein à déborder et nous avons longuement conjugué le verbe prendre patience en regardant couler l'eau. Entre deux orages, le fleuve baisse quelque peu ; vite on répare le chemin, on amène le bac, quelques wagons pourront passer, mais le nôtre ne sera pas du nombre. Nous ne sommes, en effet, pas seuls à attendre ; d'autres que nous sont impatients de se voir de l'autre côté, et quand on n'a jamais cultivé la science du coup de poing et que, de plus, on est missionnaire, on n'a plus de

droits. Pauvre paralytique de Béthesda, je comprends ta peine; comme toi je puis dire : « Lorsque l'ange a cessé de troubler l'eau, quelqu'un y descend avant moi. »

Rouxville, 20 mars. — Si les Boers ont leurs défauts, ils ont cependant du bon. Au lieu d'élever des tombeaux à leurs prophètes, ils bâtissent des villes en leur honneur, et de leur vivant. Après tant d'autres, voici le nom de M. le pasteur Roux qui passera à la postérité. Pareil honneur n'écherra pas au missionnaire de Thabana-Morèna. Hélas! comme qu'on s'y prenne, son nom, manipulé en anglais, français ou cafre, ne donnera jamais qu'une dissonnance. Il se résignera, et d'autant mieux que si l'on sait toujours ce que vaut un homme, on ne peut savoir ce qu'une ville deviendra. — Quand on a déjà ses treize ans d'Afrique, que surtout on vient de passer deux semaines sur une charrette de marchandises, on doit, semble-t-il, avoir pris ses degrés ès-misères de voyage. Non, il nous restait à connaître les douceurs d'une nuit dans une mare. L'étourderie de notre conducteur nous valut ce plaisir-là. On eut beau décharger, crier, fouetter, rien n'y fit. Planant sur l'onde, nous passâmes la nuit à faire des réflexions. Mais, plaisanterie à part, le Seigneur fut miséricordieux envers nous, car si la pluie s'était rapprochée, la ravine serait devenue un torrent qui nous aurait emportés. Un Boer vint le lendemain nous tirer de ce mauvais pas.

Thabana-Morèna, lundi, 23 mars. — Enfin, nous voici arrivés! Sitôt que les gens de la station eurent vent de notre approche, ils se mirent en mouvement. Nous en étions encore éloignés de trois lieues lorsque nous vîmes apparaître les hommes à cheval, le chef en tête. Il n'est pas chrétien et cependant il ne semblait pas être le moins joyeux de nous revoir. Puis les enfants de l'école, précédés d'un fort joli drapeau que nos amis de Bérée leur ont donné, puis les femmes et les vieillards. Tous ceux qui pouvaient marcher étaient venus. Accompagnés par cette

foule qui chante des cantiques, distribuant des poignées de mains à droite et à gauche, nous faisons notre entrée dans notre chère station. Je suis tout réjoui de trouver les bâtiments et le verger en bon état; mais j'en sais la raison, notre cher frère Duvoisin y a mis ses peines. Les gens de la station l'ont aussi bien secondé, ils m'ont semé un champ de maïs qui n'a guère réussi, ce dont ils s'excusent comme s'il y avait de leur faute. On nous apporte du blé, des moutons, cadeaux de bienvenue qui viennent fort à propos: nous sommes à bout de nos provisions, et il y aura disette cette année. Ainsi qu'il en arrive souvent, ce sont les plus pauvres qui se montrent les plus empressés. Mais la cloche sonne, entrons à la chapelle avec tout notre monde pour remercier Dieu de ses gratuités envers nous. C'est du fond du cœur que nous lisons le psaume 103 : « Mon âme, bénis l'Éternel. » Il a entendu ce concert de prières qui s'est élevé de tant de lieux en faveur de notre petite bande missionnaire. Il nous a gardés sur les grandes eaux, il nous a garantis de tout mal durant ce long et dangereux voyage, il s'est montré fidèle, puissions-nous l'être à notre tour ! Ce n'est pas l'ouvrage qui manque. Que le Seigneur nous donne force pour le travail, ainsi que le contentement d'esprit qui le rend facile !

Me voici à la fin de mes notes ; je ne les croyais pas si longues.

Recevez, Messieurs et honorés frères, mes salutations affectueuses.

P. GERMOND.

M. ELLENBERGER A HERMON.

Ce n'est plus dans la caverne de Massitissi que nos pensées doivent chercher M. Ellenberger et sa famille. Depuis